



1. ÉDITORIAL

A propos d'un programme controversé : la Métaphysique.

La question de l'être est inutile à qui manipule les choses – ou plutôt les affaires – il lui suffit d'appréhender les choses en leur surface pour les ordonner à ses projets. L'habitude, le savoir, le savoir-faire peuvent faire oublier l'être à tel point que rien n'est plus étranger que le familier. La métaphysique est précisément la "mémoire pure", dit C. Bruaire, elle se ressource à l'étonnement par lequel l'étrangeté du familier nous appelle encore à l'être de ce qui paraît. Nous sommes condamnés à devenir étranger à ce que nous dominons et même à le voir s'évaporer sous notre puissance. La puissance manque l'être. Si la philosophie de la volonté de puissance interprète l'être comme vouloir, n'est-ce pas parce qu'elle reste au fond une philosophie de la technique ?

Inattentif à l'être des choses celui qui les soumet est aussi étourdi quant à son propre être qu'il n'entrevoit que comme projet. Le sujet qui réduit la chose à l'objet est projet. Il est d'ailleurs étonnant de voir que chacun est sommé de rendre compte de ses "projets" il paraît que dans le cadre de la préparation au mariage l'Eglise demande aux futurs époux de formuler un "projet de vie", comme une entreprise ou une école. Chacun est alors comme le moyen de sa propre réussite !

Les difficultés de l'enseignement de la philosophie ne sont pas étrangères à

cette ignorance de la métaphysique qui a transformé la philosophie en commentaire des sciences ou en science des commentaires. Depuis si longtemps muette sur l'être, la philosophie ne peut être que rongée par la question de l'à-quoi-bon. Peut-elle se justifier encore si elle se contente de classer ses vieux écrits ? Quand elle s'épuise à imiter la science en des discours formalisés bien moins performants qui sont des écritures dans le vide ? Une philosophie qui a renié la métaphysique ne peut plus se justifier aux yeux d'une société qui a par ailleurs des moyens bien plus puissants de transformer le monde. Un haussement d'épaule la fait tomber.

Mais avec la philosophie c'est l'acte d'enseigner lui-même qui est en question et nous fait par là rejoindre la métaphysique. Si la puissance manque l'être qui ne se lève qu'au dessaisissement de l'étonnement, on peut dire que l'enseignement est par excellence expérience métaphysique ou alors il n'est que dressage ou apprentissage. L'oubli de l'être provient de l'oubli de l'esprit. Si l'esprit n'a pas d'être et si l'être est sans esprit, à quoi bon cette fragile

rencontre du maître et de l'élève ? On comprend alors tous les efforts pour instrumentaliser cette relation, pour y introduire des techniques. Mais on se prive alors de la rencontre et plus rien ne justifie l'école que sa rentabilité aux yeux des affaires. Pitoyable école qui ne se justifie plus que par la publication des résultats, ne cesse d'augmenter la pression de l'obsession de la performance.

L'éducation est expérience métaphysique parce qu'elle est le lieu de la conversion de la puissance en service. Un professeur ne devrait pas avoir à s'excuser de n'être pas dans « la vie active », il est au cœur de la réalité la plus forte, il est dans le seul lieu où l'être n'est pas seulement effleuré par l'intermédiaire des choses. En quête d'une spontanéité généreuse, Nietzsche a cru la trouver dans la puissance qui va, mais c'est le don qui est l'essence de l'être. L'être le plus haut est effusion de soi et pleine liberté sans souci et sans projet. Car de Dieu même on voudrait qu'il ait des projets ! Qui ne voit que nous serions alors ses outils ? Alors que la puissance livre au vertige solitaire d'une liberté qui est absolue, c'est à l'absolu qui est liberté que reconduit le don. Ainsi voit-on la

A l'intérieur de ce numéro :

- 1 *Editorial par Jean-Noël Dumont*
- 2 *Philosophie : l'Avènement de la Vérité par C-E de Saint Germain*
- 3 *Agenda : ↗ conférence-débat avec Sylvie Germain
↗ déménagement du Collège Supérieur*
- 4 *En bref... bilan de la rentrée*

charité s'exténuer quand elle s'organise en justice et prétend répondre des exigences d'efficacité promues par la puissance séculière. N'est-ce-pas le même malentendu qui épuise l'éducation en quête de pédagogie ?

On dit que l'enseignement de la philosophie est menacé. On peut défendre une corporation menacée. Mais cela doit être pour le professeur de philosophie comme pour l'étudiant une occasion de renouer avec leur vocation : enseigner au service de l'esprit de l'être, philosopher à l'écoute de l'être qui est esprit.

JEAN-NOËL DUMONT.

2. PHILOSOPHIE : L'Avènement de la Vérité

Nous publions ici en "bonnes feuilles" l'introduction de l'ouvrage de Charles-Eric de Saint Germain, l'Avènement de la Vérité, qui doit paraître prochainement aux éditions du Cerf.

LE DEVENIR PHILOSOPHIQUE DE LA VERITE OU L'AVENEMENT DE LA RATIONALITE SPECULATIVE :

"L'Absolu seul est vrai. Le vrai seul est absolu"
Hegel

De la vérité ontologique à l'avènement du sujet : révolution copernicienne et figures modernes de la vérité

La philosophie moderne, qui commence avec Descartes, marque l'entrée en scène des "métaphysiques de la subjectivité". Celles-ci se caractérisent par un "déplacement" touchant la question de l'origine et du fondement de la *vérité*, par le passage d'une philosophie de l'être à une philosophie du *sujet*. Alors que la tradition réaliste, qui est une philosophie de l'être, fonde la vérité sur l'accord de la représentation avec la réalité extérieure par le biais du jugement d'existence, faisant ainsi du

réel la norme du vrai, les philosophies du *sujet*, s'appuyant sur l'exemple du mathématicien qui construit ses objets dans l'intuition pure, sans référence à aucune réalité extérieure, fondent la vérité sur l'accord de la représentation aux règles de la pensée qui permettent d'*objectiver* notre représentation. Cette "révolution du sujet" opérée par la philosophie moderne, qui s'accompagne aussi d'une confiance accrue dans l'autonomie de la raison pour atteindre, *par elle-même*, la vérité, en se passant de toute lumière extérieure à sa propre clarté, se dispense ainsi d'avoir à fonder la vérité de la pensée sur la réalité du monde extérieur, indépendant de moi et fondé sur la vérité de Dieu, car elle s'appuie, à l'image des constructions du géomètre, sur le seul pouvoir qu'à l'esprit de *poser* ses objets. Ainsi, là où la conscience réaliste absorbe les choses en Dieu pour pouvoir mieux ensuite s'absorber dans les choses, la conscience idéaliste, pour laquelle Dieu n'est plus que l'aliénation du pouvoir positionnel de la conscience, se trouve en mesure de se rendre transparents les objets qu'elle constitue par son activité propre. Cette absorption de la vérité dans la conscience devenue positionnelle de son objet permet à celle-ci de se poser au fondement de la vérité, ce qui n'était nullement le cas pour les anciens qui, s'ils reconnaissent l'autonomie de la raison dans sa recherche du vrai, la raison n'ayant aucun besoin du secours de la foi pour s'assurer de la vérité de ses démonstrations, où de l'évidence des *principes premiers* qui fondent la métaphysique, refusent cependant de placer dans la raison finie de l'individu le *critère* lui permettant de s'assurer et de *mesurer* la vérité des choses.

L'intellect humain, pour la tradition réaliste, n'accède en effet à la connaissance de la vérité qu'au terme d'un processus complexe, qui s'enracine dans les fonctions sensitives et s'efforce de dégager, par abstraction et réflexion sur les données sensibles, la *structure intelligible* de la réalité, moyennant le *jugement*, qui fonde la vérité de l'acte de connaissance. L'intellect humain n'est donc pas *mesurant* pour la réalité, mais il est *mesuré* par les choses, qui se règlent elles-mêmes sur l'intellect divin, en tant

qu'il est la mesure ultime du réel, source et origine de la vérité des choses. De là une certaine part de *réceptivité* et de passivité dans l'intelligence humaine, qui doit, pour être dans le vrai, *s'ajuster* et se conformer à la réalité intelligible des choses, tout en reconnaissant que la vérité a sa mesure *idéale* dans l'intellect divin, créateur des choses. Thomas d'Aquin montre cependant qu'il y a, dans les choses, une partie qui nous échappe du fait de la déficience de l'intelligence humaine, et nous empêche de nous les rendre translucides, à la manière dont elles le sont pour l'intellect divin. Seule est parfaitement intelligible la *forme* ou la *quiddité* des choses. Thomas d'Aquin s'inscrit ainsi dans une problématique qui refuse que la vérité soit *constituée* par l'intellect. Le fondement *ultime* de la vérité n'est pas le *jugement*, mais l'*être en acte de l'étant*. Mais si l'*acte d'être*, qui s'actualise sous une forme *particulière* dans tel ou tel étant, est *éclairant* pour l'étant qu'il illumine, il ne *s'éclaire* pas lui-même, et demeure un fond mystérieux et inépuisable, inconceptualisable comme tel.

Tel n'est pas le cas, en revanche, de la lumière cartésienne de l'*évidence*, qui est pleinement *transparente à soi* dans son auto-réflexion au sein du "cogito", où l'*être* même du sujet pensant devient totalement translucide pour la pensée, dans l'exclusion de toute obscurité ou confusion. C'est cette *transparence à soi* qui permet à la pensée, devenue source et origine de toute clarté, de s'instituer en norme et *mesure* du vrai, la clarté intrinsèque des idées *pour la conscience* permettant de statuer sur leur degré d'intelligibilité, et donc de *vérité*. A la différence de la lumière de l'*être*, la lumière de la conscience *s'éclaire elle-même* dans sa propre éclaircie, ce qui permet de faire disparaître toute opacité, tout *mystère* dans l'appréhension de la vérité des choses. Cette réduction *idéaliste* de la vérité à la *certitude de soi* du sujet pensant est à l'origine des "métaphysiques de la subjectivité" qui, de Descartes à Nietzsche, en passant par Leibniz, Kant et Hegel, ont *déplacé* le fondement et la source de la vérité *dans la subjectivité elle-même*. Si Descartes est l'initiateur de ce mouvement, c'est parce qu'il pose, le

premier, le fondement métaphysique de la science dans le sujet lui-même, c'est en lui qu'il découvre ce levier d'Archimède lui permettant, à partir "d'un point qui fût fixe et assuré", de soulever le monde tout entier. Sur ce point, Descartes ne fait que perpétuer la tradition philosophique qui, depuis Aristote, fait de la métaphysique la science des premiers principes : il appartient, en effet, à l'*essence même* de la métaphysique que de se mettre en quête du fondamental, de ce qui est foncier et sert de "fond" à l'étant considéré en totalité, puisqu'il permet à celui-ci de se tenir fermement dans son obstance, en s'appuyant sur son sol stable qui puisse servir de base ou d'assise substantielle. Mais le propre de la philosophie moderne depuis Descartes, c'est justement de situer le fond de l'étant, ce qui est jacent-au-fond, c'est-à-dire le "sujet" au sens de subjectum ou de *upokeimenon*, dans la *subjectivité elle-même*, qui se trouve par là érigée en fondement absolu et inconditionné de l'être substantiel : ce qui, en effet, est véritablement "substantiel", ce qui demeure solide et stable alors même qu'ont été révoqués en doute, comme incertains, les objets représentés, c'est le *sujet représentant lui-même*, dont on ne peut faire abstraction sauf à supprimer le doute. En ce sens, si le terme de fondation signifie aussi bien, comme l'a montré Heidegger, justifier et établir que fonder ou instituer, la fondation moderne de l'étant telle qu'elle se dessine chez Descartes "est à la fois quête du fondement ultime, de l'*ultimum subjectum*, de l'*upokeimenon*, du "jacent-au-fond", et quête du *principium*, de l'archè, de ce à quoi tout le reste est suspendu pour y trouver sa juste mesure". Le Moi se présente ainsi comme le *roc* ou le fondement absolu et ultime de toute certitude, comme ce qui subsiste et résiste aux assauts du doute, en même temps qu'il anéantit celui-ci devant la découverte d'un noyau irréductible au doute.

Cette réduction "subjectiviste" de la vérité trouve dans le *kantisme* un tournant, dans la mesure où Kant, en réduisant la vérité à la figure de l'*objectivité*, fait perdre à celle-ci tout rapport avec la *vérité ontologique* – avec l'être comme source de toute vérité. Chez Kant, en effet, la vérité ne

se fonde plus sur l'accord de la représentation avec la réalité objective, accord que Descartes garantissait par la *véracité divine*, car il m'est impossible de vérifier si ma représentation est "conforme" à ce qu'elle représente sans tomber dans un "cercle vicieux" que Kant résout par la révolution copernicienne. La vérité s'enracine désormais dans l'*universalité* de la constitution subjective des sujets humains. Il ne s'agit donc pas de dire, comme Protagoras, que la vérité est relative à chacun, du fait de la disposition particulière de nos organes sensibles, car ce serait ériger la sensation individuelle et subjective en mesure du vrai, et à nier toute objectivité, toute vérité indépendante du sujet sentant. Bien plutôt, l'intervention de l'activité synthétique de l'*entendement* – qui introduit un ordre *objectif* dans la succession des perceptions phénoménales, grâce aux catégories, qui structurent l'expérience et rendent possible une connaissance scientifique de la nature –, est ce qui garantit l'indépendance de l'enchaînement des phénomènes par rapport au sujet *empirique*. L'enchaînement des phénomènes ne se fait alors plus en vertu des lois, *subjectives*, de l'*association*, fondées sur l'habitude et l'accoutumance, comme c'est le cas chez Hume, car cela ne permettrait pas de fonder la science sur un principe *certain*, mais sur des lois n'ayant qu'un fort degré de probabilité. Les catégories de l'entendement permettent de fonder la science sur un principe objectif, qui impose à l'enchaînement des phénomènes un ordre indépendant de l'état *empirique* du sujet.

Mais cette objectivité n'en reste pas moins *relative* à la constitution transcendante du sujet, au *je pense*, fondement ultime de la connaissance objective. En sorte que la vérité ne repose plus sur son accord avec l'être, avec la réalité, mais sur l'*accord des esprits*, dont l'universelle constitution rend possible une expérience objective, interdisant tout relativisme du type de Protagoras. La vérité conserve l'*universalité* objective qu'on lui reconnaît habituellement, mais elle se trouve désormais déconnectée de la réalité en soi, de l'être comme source de toute vérité, pour n'être plus que

dans le *rapport* que l'objet entretient avec le sujet qui le pose. C'est ainsi que les différents modes de l'être (être-possible, être-réel, être-nécessaire) ne font qu'exprimer le *rapport* de l'objet posé au sujet posant, l'*objectivité* même de l'objet étant constituée par cette relation qu'entretient l'objet avec la faculté de connaître du sujet pensant, en tant qu'elle seule peut réaliser la *position* même de l'objet, alors que, tel qu'il est *donné* à la *sensibilité*, l'objet n'est pas encore constitué dans ce que Heidegger appelle son "objectivité", ayant seulement dans l'*unité transcendante de la conscience* le fondement de son objectivité. C'est en effet, seulement lorsque l'objet est posé par le *sujet* comme existant *en dehors* de l'état d'âme du sujet empirique – mais non en dehors du sujet transcendantal, en tant que *source* de toute position – qu'il est pensé comme ayant un *être vrai*, une réalité *objective*. C'est d'ailleurs parce que notre entendement ne légifère que sur la *forme* de l'objectivité en général, et non sur son *contenu*, qu'il est possible de s'interroger sur les *modalités* de la position d'une chose, ainsi que sur les *conditions subjectives requises* pour qu'une chose puisse avoir une réalité objective. La "réflexion transcendante", qui étudie la manière dont un objet est posé par rapport au sujet, qui contient en lui les conditions de toute objectivation, ne peut donc avoir de sens que pour un sujet affecté de *finitude*, et qui s'interroge sur les différents modes selon lequel un objet peut se présenter à lui – selon qu'il est *donné* à la *sensibilité*, *posé* par l'entendement ou *pensé* par la raison. En conséquence, n'étant pas une modalité des *choses*, mais uniquement une modalité du *jugement*, ce n'est pas l'*objet* qui, en lui-même, est possible, réel ou nécessaire, mais seulement la *façon* qu'a cet objet de se rapporter à la faculté de connaître de l'homme.

Il s'ensuit que c'est la subjectivité elle-même – entendue au sens *transcendantal* – qui se constitue, dans sa manière de poser l'objet, comme la racine et le *fondement* de l'objectivité de l'objet, de son être-*vrai*. L'étant n'est, en effet, ce qu'il *est*, c'est-à-dire *dévoilé* en son être d'étant, que par sa relation au sujet, c'est-à-dire en tant

qu'objet de re-présentation pour un sujet devant lequel il se *tient* et existe en lui-même, dans son obstance, face au sujet qui se l'ob-jecte. "La dimension critique de la Raison, écrit Heidegger dans *Le principe de raison*, est ainsi l'égoïté du Moi : la subjectivité du sujet. C'est dans la relation au Moi comme sujet que l'étant, qui dans l'acte de représentation est installé devant le Moi, reçoit le caractère d'un objet pour le sujet. L'étant est un étant en sa qualité d'objet pour une conscience". Ainsi installé devant le sujet par l'acte de re-présentation, l'objet se présente comme le résultat de l'activité synthétique de la conscience, car c'est seulement *en elle* que l'objet accède, nous l'avons dit, à son objectité ou, ce qui est la même chose, à son *unité* objective. "La définition critique de l'objectité de l'objet, ajoute Heidegger, dépasse ainsi l'objet. Mais ce dépassement de l'objet n'est rien d'autre que l'entrée dans le domaine des principes fondateurs, de la subjectivité de la raison. Passer par-dessus l'objet pour atteindre l'objectité, c'est s'élever jusqu'à la raison, qui seulement ainsi apparaît dans son essence de fondatrice". La subjectivité devient ainsi, avec Kant, l'*horizon* ou le fondement à partir duquel se décide le *sens* de l'être de l'étant, puisqu'il n'est rien d'objectif qui ne reconduise, comme à sa source, à l'activité *posante* du sujet, c'est-à-dire à la "subjectité" du sujet en tant qu'elle se définit comme "pose du fondement", comme ce qui permet à l'objet d'apparaître dans son "objectité" - ou dans son être *manifeste* - comme objet de représentation pour un sujet conscient de soi dans l'acte par lequel il se re-présente l'objet. La raison pure, la *ratio pura*, en tant que faculté des *principes*, est donc la figure moderne de l'être de l'étant, c'est elle qui définit les *conditions de possibilité* de l'objectivité de l'objet et satisfait ainsi à l'exigence de *fondation*, en répondant à l'injonction de fournir la *raison d'être* de l'étant - un étant qui tire son objectité du *sujet pensant*, dont le projet d'unité contient le fondement de l'*objectivité* de l'objet. "La raison pure, théorique, apparaît comme *ratio pura*, pour autant qu'elle est pose du fond, c'est-à-dire pour autant qu'elle est le fond de toute fondation : qu'elle est ce qui détermine, dans leur unité,

toutes les conditions de possibilité de l'étant. La critique de la raison pure donne une forme définie au fond de toute fondation. Devenue, du fait de Kant, une critique de la raison pure, la pensée répond à l'appel du *principium rationis sufficientis*. Par une telle réponse, la pensée de Kant fait apparaître cet appel dans toute son ampleur, et cela de telle sorte que la *ratio*, qui est raison ou fond, ne l'est cependant que comme *ratio* au sens de raison, faculté des principes". (*Le principe de raison* p 170 coll TEL).

Le "glissement" de Kant à Nietzsche ne fait ainsi qu'entériner cette position du sujet au fondement de la constitution du vrai - le subjectivisme nietzschéen n'étant qu'un ultime avatar de la révolution commencée avec Descartes. Si Nietzsche est la figure ultime qui achève cette venue à soi de la subjectivité inconditionnelle et dominatrice dans la "métaphysique de l'absolue subjectivité", c'est parce qu'il *dévoile*, en son fond, la *volonté de puissance* qui anime cette rationalité, une rationalité s'érigeant ici en *mesure de la réalité*, dans l'oubli de la *vérité de l'être*. Il est vrai que l'absolutisation de la subjectivité dans son *individualité elle-même* - l'individu se posant chez Nietzsche comme "l'animal estimateur" qui *crée* la vérité dans son auto-affirmation de soi - n'est guère assimilable à l'*objectivité* kantienne qui, si elle est bien *constituée* par le sujet (transcendental), n'en demeure pas moins *indépendante* à l'égard du sujet empirique, et moins encore avec la subjectivité *infinie* du concept hégélien, qui s'affirme dans l'esprit fini en le purifiant de toute particularité naturelle ou subjective. Mais Nietzsche constitue la *vérité* du parcours historique accompli par les "métaphysiques de la subjectivité" au sens où il achève le projet de *maîtrise* de la réalité qui est au cœur du *principe de raison*, dans l'affirmation de soi ultime de la subjectivité comme *volonté pure* qui *se veut* elle-même - moyennant l'abandon de toute référence à une *objectivité normative*, à une fondation *ontologique* de l'étant, qui éviterait d'engloutir celui-ci dans l'immanence de cette subjectivité absolutisée. En ramenant à *soi*, dans la conscience de soi du sujet pensant

assuré de lui-même, toute l'objectivité qu'il sait intrinsèquement *relative à lui*, c'est bien Descartes qui ouvre et inaugure ce projet d'auto-affirmation de soi, réalisant l'ambition suprême de la rationalité technique et instrumentale, celle d'assurer sa *domination* sur l'étant - un étant qui ne se prête à son activité transformatrice qu'au prix de l'*occultation totale* de son être même. "Toute conscience d'objet, écrit F. Guibal, renvoie à la conscience de soi, terre natale de la vérité : c'est la subjectivité raisonnable qui mesure et détermine l'être, le sens et la valeur de toute vérité objective, car le "vrai n'est que ce qui est assuré, certain. La vérité est certitude". A la vérité traditionnellement conçue comme accord avec le réel objectif fait place la vérité-certitude, celle d'une raison méthodique et rigoureuse, assurée d'elle-même et de ses pouvoirs; commence à régner "la certitude de soi d'une humanité s'assurant elle-même". La pensée calculante et méthodique, en lien avec *l'essence de la technique*, répond ainsi à l'appel du principe de raison, à la prétention des hommes à vouloir tout expliquer et planifier, moyennant le retrait du sol natal, de l'être dans lequel s'enracine au contraire la pensée méditante ouverte et accueillante au mystère.

Le projet de cet essai s'inscrit dans le cadre d'une contestation de cette rationalité qui marque l'extrême retrait de la *source même de la vérité*. Pour cela, il nous paraît urgent de restaurer, au cœur même de la vérité, la présence d'un mystère et d'un "secret" qui puisse la préserver de toute *construction* ou de toute re-construction à partir de la subjectivité elle-même. Cela ne signifie pas que la vérité *vraie* - par opposition à la vérité "construite" - serait entièrement *cachée* ou *dissimulée*. Si tel était le cas, l'homme ne pourrait même plus entreprendre de la chercher, de la dé-couvrir, et la demi-obscurité nécessaire à la recherche de la vérité en son horizon infini se transformerait en nuit complète. Il faut maintenir, avec Hegel, qu'il *appartient à l'essence de la vérité de se manifester*. La philosophie moderne, la phénoménologie en particulier, insiste beaucoup, à la suite de Hegel, sur cette dimension *épiphanique* du vrai, sur le pouvoir

qu'a la vérité de *s'imposer* à l'esprit en se révélant comme telle, c'est-à-dire *comme vraie*, dans sa manifestation elle-même. Cette remarque, qui pourrait sembler anecdotique, témoigne qu'il y a dans la vérité une exigence de *monstration*, qu'elle n'est rien d'autre que le *fait de se montrer*, la manifestation pure elle-même et en tant que telle, ou encore, ce que la phénoménologie a coutume de désigner sous le nom de *phénoménalité* pour l'opposer au *phénomène*, au sens où l'on distingue *ce qui se montre* de la *monstration elle-même*. Mais cette monstration – il faut ici nous séparer de Hegel – n'est nullement une *exhibition*. Car dans son mouvement même d'exposition, la vérité totale – celle de l'être à l'horizon duquel tout étant peut "apparaître" et se manifester dans la lumière -, cette vérité "éclairante" pour l'étant qu'elle illumine ne *s'éclaire pas elle-même*, Heidegger retrouvant ici les intuitions les plus profondes de Thomas d'Aquin. Si tel était le cas, si la manifestation intégrale était manifestation *de soi*, extériorisation de soi sans la moindre "retenue", alors le *sujet* de la manifestation serait pleinement transparent pour lui-même dans son exhibition. La vérité ne serait plus alors que le processus d'auto-réalisation de la subjectivité infinie s'affirmant comme absolue dans le dépassement de la particularité subjective et finie, non vraie, de l'*intériorité secrète* du sujet existant dans son irréductibilité au concept infini. Nous n'aurions plus affaire à la *Vérité*, comprise comme l'horizon inépuisable d'une recherche, mais à une "idole" rationnelle, construite par la raison pour ses propres besoins.

L'exposition du vrai, sa manifestation, n'est donc pas l'*extériorisation* où l'*exhibition* du *sujet de la manifestation*. C'est l'immense mérite de Kierkegaard de nous l'avoir rappelé, d'avoir montré que l'intériorité subjective et existentielle, dans son indéductibilité, se refuse à toute communication *directe*, objective, et ne constitue pas un "résidu", la *non-vérité* en regard de l'objectivité conceptuelle, mais, à cause du *secret* qu'elle abrite, le *lieu* où la vérité peut advenir, son "avènement". Cela ne signifie pas, nous le montrerons, que la subjectivité constituerait la *source* et l'*origine* du

vrai - car nous retomberions alors dans la réduction "idéaliste" et constructiviste que nous dénonçons - mais qu'il importe de dégager le *vrai rapport* que la subjectivité entretient avec une vérité *dont il est moins la source que le destinataire*. Dans son irréductibilité par rapport au concept, dans son opacité pour la spéculation abstraite et objective, l'*existence* se présente ici comme une tâche, comme le lieu où la vérité peut faire l'*épreuve de sa vérité* - où elle se *rend témoignage à elle-même* - en devenant "vie" dans le sujet qui ek-siste en elle. Il ne s'agit plus tant alors de *posséder* la vérité que d'être *dans la vérité*, en lui "ouvrant" un espace d'accueil, un lieu d'hébergement qui lui permette de se manifester et d'*advenir à elle-même*. Ces perspectives, communes à Heidegger et à Kierkegaard, mettent ainsi en lumière le *double oubli* - oubli du *secret* de l'être, oubli de l'*énigme* de l'existence - qui *ferme* la rationalité moderne à la manifestation de la vérité, qui enferme celle-ci dans des constructions conceptuelles, élaborées par le sujet d'après ses propres plans en vue de mieux s'assurer de sa maîtrise et de sa "main-mise" sur l'étant. Ce double "secret", dont l'oubli interdit l'avènement du vrai, souligne en même temps le rapport étroit qui relie le "secret" et le "sacré", faisant de la *manifestation de la vérité*, à l'abri de toute manipulation instrumentale, une *épiphanie*, et de l'existence "dans" la vérité une *consécration*, selon la parole du Christ qui invite l'homme à être "consacré dans la vérité". (Jean, XVII, 17-19).

CHARLES-ÉRIC DE SAINT GERMAIN.

L'Avènement de la Vérité
Introduction

3. A G E N D A

*Conférence-débat avec
Sylvie Germain*

Le Collège Supérieur accueille mardi **18 janvier 2000 à 20h30** Sylvie Germain pour une conférence-débat autour de son dernier livre sur Etty Hillesum, ceci en collaboration avec la librairie Decitre. Cette rencontre, **ouverte à tous**, aura lieu à la salle de théâtre des maristes, montée des Carmes Déchaussés. Elle permettra à Sylvie Germain de répondre aux questions d'un *théologien*, le Père Cerbelaud (dominicain, enseignant aux facultés catholiques de Lyon), d'un *philosophe*, Jean-Noël Dumont, et d'un *littéraire*, Jean-Louis Ravistre (enseignant à l'Externat Sainte Marie).

Une vente-dédicace des œuvres de Sylvie Germain aura lieu à l'issue de la conférence.

Déménagement du Collège Supérieur

C'est au mois de **Janvier 2000** que le Collège Supérieur quittera le quai Claude Bernard pour des locaux plus spacieux 17 rue Mazagran, à l'angle de la rue Salomon Reinach. Nous ne manquerons pas de vous tenir informés dans les semaines à venir.

Plan indicatif ci-contre :

4. EN BREF...

Bilan de la rentrée au Collège Supérieur :

Nombre total d'inscrits 87

Répartis comme suit :

.Capes et agrégation..... 19

Capes seul..... 8

Capes + agrégation 5

Agrégation seule 6

.Séminaires et conférences 65

Etudiants 29

Personnes en activité ... 36

.Bibliothèque seule..... 3

*Part d'étudiants sur le nombre
total d'inscrits 58%*

*Part de personnes en activité
sur le nombre total d'inscrits..... 42%*

CONFERENCE - DEBAT

**le 18 janvier 2000 - à 20h30
salle de théâtre de l'Externat Saint Marie
montée des Carmes Déchaussées**

Sylvie Germain

ETTY HILLESUM

*" Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chaque être j'aime une
parcelle de toi, mon Dieu."* Etty Hillesum

Il a fallu de longues années pour que le monde découvre le visage lumineux d'Etty Hillesum. Qui aurait cru, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, que cette jeune femme juive, follement éprise de la vie et en apparence insouciant, allait nous laisser en héritage l'un des témoignages les plus profonds sur le don de soi et l'amour des êtres et de Dieu?

Née en 1914 en Hollande, Etty Hillesum est une jeune fille libre, pleine d'ardeur et de curiosité, qui s'enivre de lectures autant que d'expériences amoureuses. Mais sa fougue ne lui épargne pas un mal-être croissant. Un jour, un homme plus âgé lui fait découvrir son second visage en partageant avec elle un amour intense, aussi charnel que spirituel. Grâce à la discipline intérieure qu'il lui enseigne, elle trouve la voie que sa vie éparpillée lui avait masquée jusqu'ici. Lorsque son pays est envahi par les armées nazies et que déferle la violence, elle réagit à la haine et au mal par un amour inconditionnel de la vie, de l'humanité et de Dieu. Refusant la clandestinité, elle consacre toute son énergie à aider et à reconforter les prisonniers au camp de transit de Westerbork, où elle part comme volontaire. Elle disparaît à Auschwitz, en novembre 1943, à 29 ans. Son *journal* et ses *lettres de Westerbork* ont été publiées en français. Ce sont de grands textes emplis d'intelligence spirituelle et d'un prodigieux élan vital.

Dans son livre dense et émouvant, Sylvie Germain nous fait découvrir le cheminement spirituel de cette jeune femme hors du commun.

Entrée 35 F